

Il est grand le petit

Teddy n'eut d'autre solution que le retour dans cette banlieue lyonnaise des jeunes années. Le camp des Gitans derrière le foyer avait laissé la place à un fast-food à la célèbre enseigne jaune. Autour avait émergé une nouvelle zone industrielle, composée principalement d'entrepôts, tous aussi friands de surface à bâtir que d'emplois précaires.

L'accès à un logement au foyer social lui étant interdit faute de revenus, Michel trouva refuge dans un hôtel désaffecté. Squattait déjà là une famille de Blacks. Le père, éboueur comme il se doit, essayait de donner un semblant de cadre de vie décent à une femme et six enfants, le septième bombant singulièrement le buffet de sa mother.

Ce petit monde s'était approprié le deuxième étage du bâtiment.

Le rez-de-chaussée abritait tous les zonards des vingt kilomètres à la ronde. Suivant les occupants du jour (surtout la nuit), on y désossait de la Mobyette, recoupait de la beu, se torchait à la bière tiède, déflorait une pilonne pas toujours d'accord à entendre la gradation des cris, fumait le chichon en rêvant de Larzac et toutes sortes d'autres activités que, dans un souci de préservation de sa liberté individuelle, il vaut mieux ne pas pratiquer sur la voie publique.

Le premier étage servait un peu de zone tampon. Il s'y réalisait ce qui n'était pas jouable au deuxième ou au troisième étage et ce qu'il valait mieux ne pas tenter devant tout le monde au rez-de-chaussée. C'est ce genre de lieu où tu peux faire ce que tu as à faire, sans trop t'inquiéter des autres dans la mesure où tu ne t'enquiers pas des raisons de leur présence. Un peu comme dans une salle des marchés de Wall Street.

Au troisième et dernier, il y avait déjà un couple de jeunes bien sympas, quoiqu'un peu trop portés sur l'alcool, un vieux hippie en mal d'Ardèche, un ancien communiste qui finalement préférait être chômeur et un intermittent du spectacle qui, ces temps-ci, intermittait plus qu'autre chose.

C'est parmi cette faune que Mirosh s'installa,

derrière la porte nommée 313 en chiffres dorés. Après l'abattage d'une cloison, son logis devint vachement plus grand qu'une piaule au foyer pour vachement moins cher en loyer et ça, ça lui plaisait vachement aussi!

Le squatt était en bordure d'une ancienne route nationale fort mal entretenue, et rebaptisée « avenue des Alpes » depuis qu'une déviation avait absorbé le flot des bagnoles qui depuis lors évitait le centre-ville et ce faubourg. Cette avenue aux mille nids-de-poule conduisait d'une cité dortoir où on dormait mal à une zone industrielle où on industrialisait peu puisque composée essentiellement d'entrepôts de stockage, en passant par le centre d'un patelin de cambrousse néo-bouseux encerclé par l'inexorable extension vers l'est des banlieues rouge feu de Lyon.

Le bourg était peuplé d'irréductibles Gaulois pur beurre stagnant encore à l'âge des tavernes. C'est dire si notre basané n'était pas attendu comme l'enfant prodigue dans ce blédard à l'ancienne, avec son champ de Mars, son Crédit à bricole, son café des sports, son maire à casquette du dimanche et tarbouif couperosé authentique.

À l'autre bout du bled, il y avait les cités rachloum : Pézilieu, la toute neuve pour petits-bourgeois en attente de leur pav en très lointaine

banlieue, la cité des Vernes avec ses douze bâtiments de huit étages et ses quatre tours hautes de vingt.

Coincé entre les rails des trains et le canal des eaux sales, le quartier mourait lentement. Ici, le feu de poubelle est à la jeunesse locale ce que le concert underground est aux fils de bobos des centres-villes.

Et puis enfin, un peu (beaucoup) à l'écart, au milieu de quelques champs en attente d'opérations immobilières bien plus lucratives que la retraite agricole, la cité de l'Espérance. Quatre bâtiments identiques, posés en carré autour d'un parking en gravier orné d'un arbre moribond en son centre. À vue de nez ce merdier n'avait pas eu un soupçon d'entretien depuis sa construction hâtive en 62 pour accueillir à bras fermés le flot de rapatriés d'Algérie. Quand tu atterris cité de l'Espérance c'est que tu n'en as plus !

À la lisière des cités et au bout du vieux pays, il y avait la place de la Bascule qui ne pesait plus, sa Maison pour tous où personne ne venait jamais et son agence d'intérim, avec Sylvie, brune pulpeuse dont on aurait volontiers goûté le jus de fruits en pressant directement sur les pomélos.

Sylvie c'était une petite bonne femme vivace qui t'irradiait d'énergie positive avec un sourire

rassurant. Une incongruité dans ce bled où tout puait le foireux, l'emmerdement, le pisseux. Quand tu la voyais sourire, Sylvie, tu te sentais bonnard, avec une espèce d'impression que là, t'étais bien au bon endroit, au bon moment, que rien de néfaste ne pouvait te bigorner le coin de la gueule.

C'est du moins ainsi que Michel le ressentit quand il débarqua dans l'agence. Car un petit moment avant il était tombé sur une espèce de péteux en cravate dans l'autre boutique de placement de la commune et le cravateux avait lourdement insisté pour connaître les origines IGP du demandeur d'emploi. « Français, vous me dites tous ça, comme si c'était évident pour vous ! beurla-t-il. Moi, je veux savoir d'où vous débarquez ! Vous pouvez quand même comprendre que mes clients, avant de vous donner du travail, ils veulent savoir à qui ils ont affaire, non ? »

Mirosh planta son regard acier dans les yeux pisseux du suspicieux (en un seul mot) en lui répondant : « Franzousky, monsieur-nique-ta-race » avant de se barrer. Pourtant, se disait-il, ce gazier doit pas avoir des masses d'Albano-Cubains dans son bestiaire, dommage pour lui...

Avec Sylvie ce fut tout autre :

– Bonjour, je viens voir si vous avez du taf.

– Ça dépend, vous cherchez dans quel domaine?
– Je ne sais pas trop, mais j'ai vraiment besoin de thunes pour m'en sortir.

– OK, asseyez-vous. Vous avez déjà travaillé, un peu d'expérience ou un diplôme peut-être?

– Ben, j'ai fait un apprentissage en électricité bâtiment, spécialisation industrielle, mais j'ai pas passé les examens et ensuite j'ai fait de la découpe à l'oxycoupeur sur un chantier de la SNCF.

La belle brune andalouse lui sourit en lui disant : « Ah ben voilà, c'est positif tout ça » et ajouta avec un air navré, mais bienveillant : « Je n'ai rien de tout ça pour le moment. Mais si vous pouvez être rue Ambroise-Croizat à 6 heures demain, j'ai quelque chose pour vous en attendant mieux. » Au passage, c'est marrant de voir comme les ministres rouges qui ont pourtant bâti le système social français qu'on nous envie de Vladivostok à Baltimore sont cantonnés dans les fonds des zones industrielles quand il s'agit de leur rendre hommage en baptisant une rue à leur blase, alors que n'importe quel gégène du nabot Léon pelle à tarte, élevé au rang de maréchal d'ans pires, se retrouve sur un boulevard pour avoir ravagé l'Europe et massacré sa populace. Marrant, mais navrant, n'est-il point?

Ainsi donc, dès le lendemain, Mich-much se retrouva à tirer des palettes de beurre congelé

entre des camions frigorifiques et un entrepôt à moins vingt degrés, juste vêtu d'un jean percé et d'un anorak déchiré prêté par son éboueur de voisin. Mais comment dire non à cette brune incendiaire en minijupe ? Il ne le pouvait pas, moi non plus et toi, cher lecteur, je voudrais bien t'y voir, même si tu es une donzelle, parce qu'une beauté pareille ça te ferait virer lesbo la mère supérieure d'une mission d'évangélisation à Bornéo.

Voilà donc que notre superhéros entrait enfin pour de vrai, de ses propres ailes, dans le merveilleux monde du travail avec le vrai salaire conventionnel, plein et entier, rien que pour lui. Un adulte, quoi. Sauf que là, plus de rab. Fini le jeu de la carambouille depuis que Tony l'ardoisier avait plié les gaules suite à une descente de r'mou-chas chez la Grande Lulu.

Le jeune Mirosh enchaîna ainsi plusieurs années durant différents tafs en intérim, souvent entrecoupés de périodes d'inactivité. Au début, il essayait de palper le chomédou dans les phases sans job. Mais un coup il n'avait pas assez d'heures pour être indemnisé, un coup trop et il devait alors fournir une tonne de papelards (jamais le bon) qu'il était obligé de porter à Lyon pour finalement toucher trois ronds six mois plus tard. Il finit donc par laisser pisser.

En réalité, sa situass c'est ce qu'on appelle « la précarité » maintenant. Ce qui est une connerie parce que si tu t'en réfères au Petit Robert (sans « s », c'est soit le fruit d'un vilain cancer, soit un dictionnaire que tu te paluches d'une seule main. Je reconnais volontiers que celle-là est douteuse, mais, comme l'eût pu dire Desproges, elle ne fut pas dépistée à temps, étonnant, non?) Donc, disais-je par écrit : précarité(s) n.f. instabilité, incertitude/fragilité, à titre précaire. Je ne cite pas. Tu crois quand même pas que je vais me faire enfumer le terrier à payer des droits d'auteur, fût-ce même à un académistoc coupolar.

Or (membre isolé de la famille or, ni, car n'co, les trois blairs qui t'ont tant blasé la vie de cours élémentaire, mon cher Watson et si Wat sonne, va lui ouvrir. Paf! Celle-ci, elle est placée et si tu n'y vois pas trop d'inconvénients on va se la laisser là parce que sinon, je sens que je vais avoir du mal à l'enchâsser ailleurs).

Donc (lointain cousin de or, mais pas de la même famille. OK, j'arrête) l'état social de Michel était tout sauf précaire. Pauvreté chronique certes, changement incessant d'emploi certes, lieu de vie insalubre certes, mais il avait une stabilité affreusement régulière dans sa pauvreté ainsi que dans sa flexibilité et dans l'inconfort.

Non, vraiment ! Travailleur pauvre, oui bien sûr, mais précaire, non.

Bon c'est vrai que « précaire » ça passe mieux au JT de 20 heures. « Travailleur pauvre », tout de suite, ça fait sale. Les gens sont à table à cette heure-là et, on veut bien compatir, éventuellement s'apitoyer même, mais bon, pas à s'en dégoûter non plus. Alors hop, « précarité », c'est plus chic, hein ?

C'est ainsi qu'il fut, entre autres, laveur de carreaux, décapeur de métaux, étalagiste en supermarché, chômeur, préparateur de sandwiches, trieur de colis, chômeur, aide-maçon, cribleur, chômeur, peintre en bâtiment, chômeur, cribleur, manutentionnaire, plasturgiste, chômeur, et j'en passe. Il a même fait le trottoir, rue Tupin, mais attention, avec une pelle, une pioche, une brouette et du béton.

C'est au cours d'une de ces missions, celle chez le marchand de carottes râpées intraitable (le taulier) et imbouffables (les carottes) qu'il fit la connaissance d'Azouz, un bas du cul bodybuildé. Le crac-nain excité lui frimait la tête parce qu'il roulait avec une vieille Porsche 924 asthmatique.

Le mini-pouce aux biscotos amphétaminés lui proposa le poste de vigile de baloche le samedi soir, histoire d'arrondir les fins de mois.